



Un roi chroniqueur : réécriture de l'Histoire et quête de l'image politique dans la Chronique catalane de Pierre III (1319- 1336/1387).

Frédéric Alchalabi

► To cite this version:

Frédéric Alchalabi. Un roi chroniqueur : réécriture de l'Histoire et quête de l'image politique dans la Chronique catalane de Pierre III (1319- 1336/1387).. Paroles de vainqueurs, paroles de vaincus., Feb 2005, France. halshs-00608868

HAL Id: halshs-00608868

<https://shs.hal.science/halshs-00608868>

Submitted on 15 Jul 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Un roi chroniqueur : réécriture de l'Histoire et quête de l'image politique dans la *Chronique* catalane de Pierre III (1 319- 1 336/ 1 387) »

« Un roi chroniqueur : réécriture de l'Histoire et quête de l'image dans la *Chronique* catalane de Pierre III (1 319- 1 336/ 1 387) »

Le souverain catalan Pierre III (1 319- 1 336/ 1 387) est l'auteur d'une *Chronique* de son propre règne. Son texte, rédigé en catalan, est, à plus d'un titre, remarquable, notamment parce qu'il lui permet de justifier une action personnelle au moyen d'un modèle de rédaction existant déjà- la *Chronique* de son ancêtre Jacques Ier, même si l'œuvre de Pierre III est d'un tout autre statut, son auteur revendiquant un modèle d'écriture, en rejetant d'autres, mais, surtout, donnant naissance à une *Chronique* totale dans laquelle il est omniprésent puisqu'il en est le personnage principal et qu'il en assume toutes les fonctions narratives-, et, ainsi, de démontrer son bon droit. De fait, l'Histoire devient instrumentalisée, de même que l'écriture, car toutes deux se mettent au service de Pierre III, qui réécrit son histoire personnelle et celle, qui lui est liée, de son royaume. C'est pour cette raison qu'il s'impose comme un roi habile, voire *subtil* selon le sens péjoratif qu'on accordait à ce terme au XIIIème siècle, sa prose étant nettement moins spontanée et beaucoup plus travaillée que ne l'était celle des chroniqueurs catalans précédents, donnant l'impression d'une *Chronique* davantage aboutie. L'on commence même à percevoir en lui l'image du prince de la Renaissance à la conscience politique développée, retors et volontiers calculateur. Dans notre travail, nous tenterons de démontrer combien la part de réécriture est omniprésente dans le texte du roi et quelles en sont les conséquences tant sur la *Chronique* que sur l'image du souverain et celle du règne qu'en gardent les lecteurs.

Frédéric Alchalabi

Maître de Conférences, Université de Nantes.

La *Chronique* de Pierre III est une œuvre médiévale peu ou très mal connue¹. Pourtant, rien ne peut expliquer cette injuste mise à l'écart. En effet, le texte- rédigé aux environs de 1386 et écrit en catalan- est d'une grande richesse et fait preuve d'originalité dans un genre- l'historiographie- qui, justement, ne cherche pas à être original. L'une de ses particularités est que l'auteur est le roi en personne, Pierre III dit le *cérémonieux*, souverain passionné d'histoire et lecteur assidu de la *Chronique* de l'un de ses illustres prédécesseurs, Jacques Ier qui, au niveau littéraire et sur le plan humain, constitue son modèle.

Une analyse attentive de l'œuvre de Pierre III révèle que, pour le souverain catalan, écrire l'histoire, c'est, avant tout, justifier une action personnelle au moyen d'une argumentation rigoureuse et de procédés rhétoriques visant à démontrer son bon droit. De fait, l'histoire devient instrumentalisée, de même que l'écriture, car toutes deux se mettent au service du roi². Pierre III les considère comme des outils lui permettant de rendre légitime une action politique parfois critiquable. C'est pour cette raison que, dans son œuvre, il s'impose comme un roi habile, voire *subtil* selon le sens péjoratif qu'on lui accordait au XIII^e siècle, sa prose étant nettement moins spontanée et beaucoup plus travaillée que ne l'était celle des chroniqueurs catalans précédents, donnant l'impression- loin d'être subjective- d'une *Chronique* davantage aboutie. L'on commence même à percevoir en lui l'image du prince de la Renaissance à la conscience politique développée, retors et volontiers calculateur³.

¹ Notre édition de référence est la suivante : *Crònica de Pere el Cerimoniós*, in *Les quatre grans Cròniques*, édition de Ferran SOLDEVILA, Barcelone : Editorial Selecta, 1983, 1298 pages, pages 1001- 1225. A partir de maintenant, nous nommerons l'œuvre CPC.

L'on pourra consulter avec profit le travail sur Pierre III et sa *Chronique* de Rafael TÀSIS I MARCA *Pere el Cerimoniós i els seus fills*, Barcelone: Editorial Vicens Vives, 1994.

² Le parallèle peut être fait- comme nous avons commencé à y réfléchir dans notre thèse de doctorat *L'écriture de l'Histoire dans les Chroniques de Pierre Ier et de Pierre III* (consultable, en ligne, à l'adresse suivante : <http://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00129559/fr/>) - avec un autre grand chroniqueur du XIV^e siècle qui a contribué à faire évoluer l'écriture du genre chronistique, Jean Froissart. Sur ses *Chroniques*, l'on se reportera à Michel ZINK *Froissart et le temps*, Paris : P.U.F., 1998, 223 pages et Peter AINSWORTH *Jean Froissart and the fabric of history : truth, myth and fiction in the « Chroniques »*, Oxford : Clarendon Press, 1990, 329 pages.

³ Sur l'historiographie, voir Bernard GUENÉE *Histoire et culture historique dans l'Occident médiéval*, Paris : Aubier Montaigne, 1980, 439 pages.

Dans ce sens, son discours est bien celui d'un vainqueur ou, plus précisément d'un homme qui cherche à donner de lui l'image d'un vainqueur. L'effet principal sur la *Chronique* est que l'histoire, dès lors, n'est pas exactement écrite, mais plutôt, réécrite puisque l'historien, à la fois juge et partie, est, dans ce cas, impliqué personnellement dans le récit.

Notre travail nous permettra d'aborder les questions de la réécriture de l'histoire et de la quête de l'image, qui sont, dans le cas présent, intimement liées. Nous nous proposons de le faire en deux parties. La première reviendra sur le regard que jette sur lui-même Pierre III et nous en étudierons les résonances bibliques. Enfin, la deuxième évoquera la place des vaincus à travers, notamment, le discours tenu à leur sujet.

*

* *

Dès le prologue de la *Chronique*, Pierre III révèle sa dévotion. Tout puissant qu'il est, il se montre bon chrétien et se soumet à Dieu. De là, les références, notamment à la Genèse⁴. Mais, surtout, le souverain s'identifie pleinement à des personnages bibliques emblématiques : ainsi, il est comme David- « com així com altre David... »⁵- et comme Lot : « E així com altre Lot... »⁶. Ces deux comparaisons explicites ne sont pas anodines : Lot, seul juste dans une ville de pécheurs, échappe à la destruction qui frappe Sodome, Gomorrhe et leurs environs⁷ et surtout David est le roi choisi de Dieu⁸, vainqueur du Géant Goliath⁹, courageux, magnanime

⁴ *CPC*, prologue, paragraphes 2, 3, 4, pages 1 003 et 1 004.

⁵ *Id.*

⁶ *Id.*

⁷ Genèse, 19, 1-29.

⁸ Premier Livre de Samuel, 16, 11-13.

⁹ Premier Livre de Samuel, 17, 40-54. L'allusion implicite au Goliath-Pierre Ier de Castille, ennemi de Pierre III, semble claire.

et d'une grande piété. L'on perçoit donc parfaitement l'avantage que tire Pierre III de l'utilisation de ces images bibliques.

Puis, Pierre III consacre quelques lignes à l'objectif qu'il assigne lui-même à sa *Chronique*. Son but, dans ce sens, il rejoint les travaux des chroniqueurs précédents, est de s'ériger en modèle de roi. De cette manière, le souverain déclare ne pas chercher à se vanter de ses actes mais à édifier ses lecteurs, de préférence royaux, par sa conduite de roi chrétien irréprochable¹⁰. Par conséquent, ses actes passés- qui sont, sans exception aucune, sous-entendus comme dignes de mémoire- ne doivent pas le servir mais être utiles aux autres, c'est-à-dire qu'ils sont appelés à remplir le rôle de modèles royaux. C'est bien là, la définition du miroir médiéval¹¹.

A cette définition, ajoutons le thème de l'autoportrait puisqu'à l'instar d'un peintre réalisant son autoportrait, Pierre III cherche à se contempler, à admirer l'image qu'il se confère. Dans cette toile, la plume ferait office de pinceau¹². L'on est même en droit de se demander si, à force de s'écrire, l'auteur ne change pas d'identité, par un procédé inversé de *transfert* : se défaisant de son identité corporelle, le souverain en acquiert une d'encre et de papier. De ce fait, le chroniqueur dépasse son statut humain pour arriver à une dimension littéraire de sa personne, voire fictive, même si, par essence, un récit historiographique ne peut être fictif. Par conséquent, l'écrivain traverse la page, qui devient, l'espace de quelques

¹⁰ « No pas a jactància nostra ne llaor », comme l'écrit le roi. *CPC*, prologue, paragraphe 5, page 1 005.

¹¹ Jacques LE GOFF : « Roi », in Jacques LE GOFF et Jean-Claude SCHMITT(sous la direction de) : *Dictionnaire raisonné de l'Occident médiéval*, Paris : Fayard, 1 999, 1 236 pages, pages 985- 1 004, page 991.

¹² Lors d'un travail précédent, nous avons tenté d'analyser les relations que l'œuvre entretient avec l'autoportrait. Nous avons fait le rapprochement avec le tableau d'Albrecht Dürer, première composition du genre. Le peintre y apparaît à l'âge de 22 ans. Son visage est grave et il tient dans sa main un chardon, ce qui constitue une allusion à la couronne d'épines que le Christ portait lors de la Passion. Sur le tableau, figure une inscription- « Les choses m'arrivent comme il est écrit là-haut »- qui annonce l'autoportrait de 1 500 où Dürer apparaît en *Salvator Mundi*, comme auréolé de la gloire de Dieu.

Dans ce tableau, c'est bien là le point commun avec l'œuvre de Pierre III, deux *je* se côtoient. Le premier se met en scène avec la seule intention d'attirer le spectateur vers le Beau : les coups de pinceau sont précis et les couleurs sont bien choisies. Le deuxième est symbolique : rapidement, notre œil est attiré par le chardon, et nous devons interpréter l'intention du peintre. Il existe donc deux Dürer : le réel et le rêvé. Ce sont également les deux dimensions de Pierre III. Voir Frédéric ALCHALABI : « La plume et le pinceau : la technique de l'autoportrait dans la *Chronique* de Pierre III (représentation et mise en scène) », *Revue d'Etudes Catalanes*, numéros VIII-IX, 2 005- 2 006, pages 7- 35. L'article est consultable en ligne : <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00119405/fr/>.

mots, miroir déformant. Pierre III se construit un personnage qui est plus qu'un *alter ego* : Pierre III donne naissance à Pierre III.

L'arrivée d'un être fictif au sein d'un récit historiographique ne va pas sans poser un certain nombre de problèmes puisque, c'est là que réside l'ambiguïté, un tel type de récit ne peut être de fiction. Pourtant, par moments, l'on a l'impression que Pierre III ne s'écrit pas comme il était réellement ou n'écrit pas ce qu'il a vraiment fait, mais comme il *souhaiterait* être ou comme il *désirerait* être *représenté*. Ne voyons peut-être pas là, forcément, de visées politiques. Il est évident que se représenter le plus avantageusement possible place l'auteur dans une position plus confortable. Apprécions plutôt ici l'effort réalisé par le souverain pour revenir sur certains passages de sa vie, ce qui nous amène à distinguer un double processus d'écriture fondamental chez Pierre III, à mi-chemin entre écriture et ré-écriture. Derrière l'écriture de la *Chronique* de Pierre III, se cache ainsi une véritable quête identitaire. Parler de crise identitaire serait peut-être exagéré : le souverain ne se cherche pas, il n'a même pas besoin de se trouver ; il essaie plutôt de saisir au mieux son image afin de la livrer au lecteur. Pierre III part donc à la recherche de lui-même, l'écriture étant, pour lui, le moyen idéal afin d'effectuer cette introspection.

Cependant, ce retour sur lui-même se révèle, rapidement, limité. En effet, ce procédé d'expiation par le verbe sous-entend, pour peu que l'auteur soit honnête avec lui-même, que ce dernier brosse un portrait objectif de sa personne. Or Pierre III se contente de faire ressurgir uniquement les aspects les plus flatteurs de sa personnalité. La raison de cette quête intérieure est facilement compréhensible : l'objectif de Pierre III n'est pas d'atteindre sa propre image, mais une image, celle d'un roi occupé à bien traiter les affaires de son royaume. Par conséquent, nous dirions que le procédé d'écriture de la *Chronique* de Pierre III correspond à celui d'une introspection guidée : le roi n'est pas en quête de lui-même, mais de son image. C'est ce que nous allons, à l'instant, tenter de montrer.

Deux formules sont souvent citées pour illustrer les aspirations des rois chrétiens : *rex imago dei* et *Christus rex*. Le roi est l'image de Dieu et tisse un lien particulier avec le Christ¹³. Il nous faut apprécier dans quelle mesure ces traits se retrouvent chez Pierre III et, en ce sens, confirment, à leur façon, la légitimité du roi.

Le roi médiéval doit être un *Christus rex* ce qui signifie que le souverain partage ou, plus exactement, rêverait de partager et souhaiterait cultiver les principales vertus christiques. L'intention ainsi que l'ambition des rois sont bien claires : ceci leur permet de s'auto-adjuger un rôle messianique. Pierre III ne déroge pas à la règle et, lorsqu'il s'écrit, il ne se prive pas de faire référence, implicitement, à divers passages du Nouveau Testament. Ainsi, son entrée à Lleida- par la joie des habitants de la ville et leur allégresse- n'est pas sans rappeler celle du Christ, monté sur un ânon, à Jérusalem qui entre dans la ville et reçoit, de la part de la population, un accueil triomphal¹⁴. Le parallèle peut donc être fait entre la figure du Christ roi et celle de Pierre III mais l'enthousiasme de la foule ne trompe pas le lecteur : si le souverain est, à son tour, accueilli comme le messie, la comparaison, pour flatteuse qu'elle soit, traduit bien l'ambition de Pierre III.

Il est une deuxième image du Christ que retient Pierre III, celle du Christ qui accomplit des miracles. De ce fait, le roi souhaite être vu comme un roi guérisseur, voire même, si nous reprenons le titre de la célèbre étude de Marc Bloch, un roi *thaumaturge*¹⁵. Les Evangiles relatent les nombreuses guérisons opérées par le Christ : celle de la belle-mère de Simon¹⁶, celles d'un lépreux et d'un paralytique¹⁷, la guérison du serviteur d'un centurion¹⁸ et, surtout,

¹³ Jacques LE GOFF, « Roi », *art. cit.*, page 986.

¹⁴ « (...) e com entram en la dita ciutat de Lleida, fom aquí reebuts **ab gran alegria e gran festa, e gran honor...** », *CPC*, chapitre II, paragraphe 23, page 1 028. C'est nous qui soulignons.

Le passage biblique est dans l'Evangile selon saint Luc, 19, 28-38.

¹⁵ Marc BLOCH : *Les rois thaumaturges. Etude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Paris : Gallimard, 1 983, 542 pages. L'on pourra aussi se reporter à Walter ULLMANN *Medieval Political Thought*, Harmondsworth, New York, Markham : Penguin Books, 1 979 et KANTOROWICZ Ernst KANTOROWICZ *Les deux corps du roi*, Paris : Gallimard, 1 989.

¹⁶ Luc, 3, 38-39.

¹⁷ Luc, 5, 12-26.

¹⁸ Luc, 7, 1-10.

la résurrection de Lazare¹⁹. Pierre III, lui, même s'il ne jouit pas de cette capacité curative, essaie de véhiculer cette image du roi guérisseur. Ainsi, se trouvant à Majorque, il déclare, ce que d'aucuns tiendraient pour une déclaration de principes : « no érem venguts per destruir ne per fer-los messionejar, **mas així com lo metge qui sana e guareix les nafres dels malalts nafrats e consumats** »²⁰, autrement dit, il est là pour faire le bien, pour soulager le peuple de ses maux. La comparaison avec le médecin- *lo metge*- guérisseur par excellence, est, à ce titre, bien explicite.

*

* *

Un discours de vainqueur se doit d'être rigoureusement construit. C'est pour cette raison que l'habile Pierre III met en évidence les moments qui lui semblent capitaux par une singulière construction de phrases : la syntaxe diffère donc selon l'intention de l'auteur. Comme ses contemporains, Pierre III use de polysyndètes²¹, ce qu'illustrent les nombreuses répétitions de *e* au sein de sa *Chronique*. Cependant, cet emploi va au-delà de la simple convention.

Pierre III combine les polysyndètes avec les syntagmes binaires : l'originalité de cette combinaison réside dans le fait qu'elle s'associe à la description d'un moment précis, l'écriture devenant, dès lors, prédéterminée. Ainsi, Pierre III, par ce biais, peut apporter une touche de solennité à sa *Chronique* ou bien décrire une atmosphère festive²².

¹⁹ Jean, 11, 1-44.

²⁰ *CPC*, chapitre III, paragraphe 47, page 1 055. C'est nous qui soulignons.

²¹ Georges MOLINIE définit la polysyndète comme suit : « La polysyndète est une **figure microstructurale de construction**. Elle consiste en l'usage systématiquement abondant d'outils de liaison, explicitement marquée, entre les groupes, notamment en ce qui concerne les coordinations. », *Dictionnaire de rhétorique*, Paris : Le Livre de Poche, 1 992, 350 pages, « polysyndète », p. 275.

²² *CPC*, prologue, paragraphes 2 et 3, pages 1 003- 1 004 et chapitre II, paragraphe 14, page 1 026.

Surtout, c'est grâce à ce procédé d'accumulation que Pierre III peut insister sur les injustices dont il se croit victime et qui motivent ses réponses par la force. Ainsi, le roi de Majorque, Jacques, l'un de ses grands rivaux, semble s'obstiner à le mécontenter et, de cette manière, il démontre sa malveillance²³. Sa volonté délibérée de nuire à Pierre III est soulignée par l'emploi de deux verbes *tractar* et *esforçar-se*. Ce double emploi n'est pas anodin : il s'agit, pour Pierre III, de montrer l'application avec laquelle le roi de Majorque lui désobéit. Il se défend d'ailleurs par un double syntagme binaire dans lequel il explique comment il a mis fait à cette situation intolérable²⁴. Ainsi, après avoir, en son temps, réglé ce différend par la force, Pierre III, à présent, répond au roi de Majorque par les mots et, à un simple syntagme binaire, il oppose un double syntagme binaire, ce qui, rhétoriquement, représente, à ses yeux, un argument de poids. Dès lors, la victoire devient écrasante²⁵.

En plus de cette aide syntaxique, Pierre III se sert du rire comme d'un outil rhétorique qui lui permet d'imposer son point de vue²⁶. D'emblée, il convient de souligner que le rire est lexicalement présent dans la *Chronique* de Pierre III. Après s'être emparé du royaume de Majorque afin de punir Jacques, le roi inclut ce nouveau titre parmi ceux précédemment obtenus. Cependant, des sujets du royaume de Majorque s'émeuvent de figurer après ceux de celui de Valence, ce à quoi Pierre III, amusé, rétorque que cela améliorera peut-être le sort du royaume, puisque, placé, par le passé, en deuxième position, la chance ne lui avait pas souri²⁷.

L'anecdote plaît beaucoup au roi : celui-ci rit, selon ses termes (*E puis diguem-los, rient*), de son propre trait d'esprit. Il va même jusqu'à l'expliquer au lecteur afin de le lui faire partager et de prolonger le plaisir d'un bon mot dont il se montre fier. Le passage est révélateur pour deux raisons. D'une part, la réflexion n'est pas gratuite puisqu'elle permet au

²³ *Ibid.*, chapitre III, paragraphe 1, page 1 037. C'est nous qui soulignons.

²⁴ « destruïm e anullam en tot, e corregim e castigam... », *Ibid.*, chapitre IV, paragraphe 1, page 1 091.

²⁵ C'est sur ce même mode que Pierre III noircit l'image de Pierre Ier de Castille. Voir le chapitre VI, paragraphes 1 et 10, pages 1 123- 1 131

²⁶ Sur le rire au Moyen Age, l'on consultera Jacques LE GOFF : « Le rire dans la société médiévale », in *Pour un autre Moyen Age*, Paris : Gallimard, 1 999, pages 1 343- 1 368.

²⁷ *CPC*, chapitre III, paragraphe 36, page 1 053.

souverain de démontrer sa toute-puissance : il vient de vaincre le roi Jacques de Majorque et il s'empare ainsi de son titre- il insiste d'ailleurs assez, un peu avant, sur le fait que celui-ci ne sera plus appelé roi- *E d'aquí avant lo rei qui fo de Mallorques no fo apellat ne intitulat rei* - et il prend possession de ses terres. D'ailleurs, il n'est pas sûr que les sujets du royaume de Majorque présents au cours de cette scène rient de bon cœur au propos tenu par Pierre III : au contraire, il doit plutôt s'agir d'un rire forcé. D'autre part, le trait d'humour se transforme en moyen rhétorique puisqu'il permet à l'auteur de clore le sujet, dans une apparente bonne humeur mais non sans fermeté.

Chez Pierre III, l'humour est souvent teinté de cruauté et de moquerie car il s'agit, selon l'auteur, d'un moyen supplémentaire d'affirmer sa raison et son pouvoir. Le vainqueur écrase ainsi le vaincu et il ne lui laisse aucune place. Le chroniqueur essaie donc de ridiculiser la personne qui est livrée à l'examen critique de sa plume, comme il le fait, une nouvelle fois, avec Jacques de Majorque, vaincu pathétique, lequel, devant quitter ses anciennes terres, pleure, demande de la nourriture qu'on lui refuse, tente de se tuer et est contraint de quémander l'aide du comte de Foix²⁸. Placée sous la plume de Pierre III, la description de cette déroute n'est en rien pathétique. Au contraire, l'auteur se complaît à décrire, de manière féroce, le malheur qui frappe son adversaire : les demandes d'aide de ce dernier- toujours refusées-, et ses pleurs sont autant d'occasions de le ridiculiser. Déchu de son titre, Jacques subit donc la pire humiliation qui soit, une déchéance physique progressive qui s'achève en tentative de suicide. Non sans un certain cynisme, l'auteur tire un précieux avantage de cette moquerie puisqu'il fait ainsi une nouvelle démonstration de sa force, dans la mesure où il décide à loisir de la vie d'un être humain, fût-il roi. A l'image de cet exemple, l'humour tel qu'il est pratiqué dans la *Chronique* de Pierre III est féroce et cruel mais il répond à une nécessité rhétorique puisqu'il n'est jamais gratuit : c'est par ce moyen que le souverain

²⁸ *Ibid.*, chapitre III, paragraphe 195, pages 1 087- 1 088.

affirme son autorité, au détriment de ceux sur qui s'exerce cet humour car l'on rit à leurs dépens.

Enfin, dans la *Chronique* de Pierre III, il est intéressant d'étudier la place du corps du vaincu dans la mesure où le corps aide à établir une relation de force entre les divers acteurs. L'exemple le plus révélateur est fourni par l'entrevue que le souverain de la Couronne d'Aragon accorde à Jacques de Majorque. Celui-ci se rend près d'Elne, au campement du roi qui l'a vaincu²⁹. Trois moments de longueur variable composent ce passage et chacun fait preuve d'une réelle richesse gestuelle. Tout d'abord, le roi attend, seul, dans sa tente, l'arrivée de son adversaire récemment défait. Il ne peut cacher son désir de le voir s'agenouiller devant lui et lui demander pardon. Pierre III perd patience et souhaite ardemment humilier, une nouvelle fois, l'insoumis. Il fait, littéralement, les cent pas, ne sachant plus comment tempérer son impatience : il l'attend une première fois en vain, puis il assiste à la messe. Son hôte n'est toujours pas arrivé. Il déjeune alors assis, prêt à se lever pour accueillir le roi déchu, il dort, se réveille puis s'assied sur un banc et Jacques arrive enfin. Au cours de cette première phase, Pierre III cherche à tromper son ennui par des activités anodines, pratiquées quotidiennement. Pourtant, ses gestes- se lever, s'asseoir, se coucher, porter les aliments à sa bouche-, ne parviennent guère à calmer ses ardeurs : seul le goût de la victoire et de l'humiliation pourrait le satisfaire.

La présence tant attendue de son adversaire lui permet enfin d'obtenir ce qu'il désire. Jacques de Majorque arrive armé, la tête nue. Comme les conditions le requièrent, Pierre III se lève : *E, com nos fo après, nós nos llevam de peus*³⁰. La formulation est assez ambiguë pour que l'on s'y arrête : il ne s'agit pas, en effet, de respect vis-à-vis de l'hôte, mais plutôt d'un refus de se sentir rabaissé par rapport à son ennemi, ce dernier se tenant debout et, lui-même, étant assis. Cet aspect est confirmé par ce qui suit. Les deux hommes se livrent à une

²⁹ *Ibid.*, chapitre III, paragraphe 163, page 1 079.

³⁰ *Id.*

bien curieuse danse : le roi d'Aragon est debout et Jacques de Majorque s'agenouille ; Pierre III le prend par la main et le relève. Ici, le souverain a besoin de se sentir, physiquement, supérieur à son interlocuteur. Ce rituel le lui permet et l'on ne peut s'empêcher de faire un rapprochement avec le cérémonial ordinairement appliqué au roi et qui lui a valu son surnom. Puis, un événement inattendu intervient : Jacques baise la main de Pierre III. Les circonstances entourant ce geste méritent notre attention. En effet, le roi retire sa main mais, vaincu par la poigne de son adversaire, il ne parvient pas à s'en dégager : *E ell, sens volentat nostra, quaix forçant, besà'ns la mà*³¹. La première partie de l'énoncé est riche de sens : sans que l'on puisse y lire de description évidente à ce sujet- peut-être l'auteur souhaite-t-il taire ce qui pourrait être perçu comme une faiblesse-, l'on imagine que Pierre III tente de se défaire de cette étreinte qu'il ne souhaite guère. Forcé de l'accepter, il relève son hôte et il l'embrasse. Il y a donc, dans ce passage, une succession de gestes qui nous renseignent sur les attitudes et les intentions des personnages. Pierre III confirme sa volonté de se montrer supérieur à son ennemi physiquement, c'est-à-dire au moyen de son corps. Jacques de Majorque, quant à lui, recherche, au contraire, la clémence du roi et c'est ce qui peut expliquer son désir de ne pas lâcher sa main et, à l'inverse, le souhait de Pierre III de la lui retirer.

Enfin, la troisième phase, très courte celle-là, correspond à la séparation des deux rois. Déchu de ses terres, Jacques s'en va à Elne et, vainqueur, Pierre III reste dans son campement. L'échec et la victoire s'expriment dans ces deux attitudes : le premier parce que le corps se lève et s'éloigne et la deuxième car le corps reste, conforté dans sa position dominante. A ce titre, le langage du corps est plus explicite que celui des paroles, les gestes en disant plus long que les mots. Il y a donc bien une langue de l'indicible pour le vainqueur et c'est le corps qui se charge de l'exprimer.

³¹ *Id.* C'est nous qui soulignons.

*

* *

A n'en pas douter, le discours de Pierre III est un discours de vainqueur. D'une part, il ponctue son œuvre de références bibliques. Il est ainsi, tour à tour, David, Lot et même Jésus Christ. L'image ainsi offerte est bien celle d'un souverain parfait. Evidemment, loin de le dépeindre, ces icônes l'idéalisent et, de ce fait, il devient un individu au carré, c'est-à-dire qu'il nous livre une image non réelle mais rêvée, voire, dans une certaine mesure, fantasmée. Le discours de Pierre III devient ainsi tendu car les enjeux sont de taille pour le souverain puisqu'il doit laisser à la postérité une image destinée à durer. D'autre part, l'auteur, en habile homme de lettres qu'il était- n'oublions pas l'importance que les lettres avaient pour les rois car *rex illiteratus quasi asinus coronatus*- sait composer ses discours de manière à démontrer sa toute puissance. Il achève donc ses vaincus sur le papier après les avoir terrassés sur le champ de bataille. Deux moyens s'offrent à lui : soit il use d'une syntaxe appropriée- en se servant, notamment de syntagmes binaires- soit il utilise d'autres biais plus originaux tels que le rire ou l'affirmation par le corps. Dès lors, la place des autres- qu'ils soient vaincus ou soumis- est mineure. C'est bien là le tribut à payer par ces personnages secondaires, à la tâche ingrate, véritables ombres de l'Histoire qui ne peuvent éclipser Pierre III et qui ne sont utiles que parce qu'il servent le propos du roi et qu'ils façonnent son image.

Frédéric Alchalabi, Université de Nantes

CLEA (SEMH Sorbonne, EA 4083)

AILP (CNRS, GDRE 671)